

LE SOUFFLE DU SOLEIL



François Charbonnier

LE SOUFFLE DU SOLEIL

*roman*

L'OMBRE ROUGE

*La longue et violente tempête solaire de l'été 1859 a notablement affecté la Terre. Elle a généré de très nombreuses aurores boréales visibles jusque dans certaines régions tropicales et fortement perturbé les télécommunications par télégraphe électrique.*

*Le 23 juillet 2012, la Terre a échappé, à une semaine près, à une gigantesque tempête solaire, qui, si elle nous avait touché, aurait pu, dixit la NASA, renvoyer la civilisation contemporaine au XVIII<sup>e</sup> siècle.*

## I.

### L'aube en habits verts

— Émilie ? C'est bien toi ?

— Oui, fit sa voix si lointaine à présent. Je suis arrivée sans accroc.

— Enfin ! Tu appelles si tard, je m'inquiétais presque...

— Tu es bête, je n'avais pas envie de perdre du temps à l'aéroport, c'est tout. J'ai pris le train, puis le bus, et maintenant, ça y est, je suis à Copenhague !

— Copenhague ! ...

— Il fallait bien s'y attendre, railla gentiment la voix de l'absente... Tu me manques !

— Tu me manques aussi... Le vol s'est bien passé ?

— Oui, j'étais à côté d'une Anglaise, nous avons un peu bavardé – je lui ai parlé de toi – et le reste du temps j'ai essayé de dormir.

— Tu as parlé de moi, c'est vrai ? Ah, Émilie ! De mon côté le retour dans le métro n'était pas des plus joyeux, tu t'en doutes. Depuis que je suis rentré je n'ai pas cessé de tourner en rond. C'est dur, plus dur que ce que j'imaginai... À quoi cela ressemble, là-bas ?

— Il fait un peu frisquet pour un mois d'août. Et surtout la nuit est déjà tombée. Je suis dans le quartier de Frederiksberg, on dirait presque Paris.

— Mais si loin !

— C'est vrai, fit-elle, ce n'est pas facile. Mais tout se passera bien, je te le promets. Écoute, il faut encore que je trouve mon appartement, je te rappellerai plus tard... C'est étrange, toutes les lumières viennent de s'éteindre !

Une triple tonalité de fin d'appel parvint aux oreilles

d'Antoine, faisant mourir sur ses lèvres les mots qu'il s'apprêtait à prononcer. Lui qui ce soir-là, sous le coup de la séparation, n'avait cessé d'arpenter son studio dans l'attente de nouvelles d'Émilie, voilà qu'il demeurait figé, fixant l'écran de son téléphone d'un air stupide. Il essaya de la rappeler mais tomba sur la voix mécanique de son répondeur.

Le jour avait commencé à décliner. La pièce se laissait gagner par une somnolence grise qui faisait écho à l'humeur d'Antoine. Assailli de sombres réflexions, il s'approcha à pas lents de la fenêtre. Son regard absent se posa sur l'immeuble d'en face dont la veille encore tous deux observaient les vitres illuminées.

Tout à coup la façade entière sombra dans l'obscurité. Antoine, stupéfait, voulut allumer, mais l'interrupteur ne répondait pas. Un besoin irrépressible lui vint alors de joindre de nouveau Émilie, de lui parler, de lui dire que la lumière aussi avait déserté sa rue, de la rassurer en dépit de la distance qui en quelques heures s'était immiscée entre eux avec une aisance si confondante. Il reprit son téléphone, mais celui-ci s'était éteint. Malgré tous ses efforts il ne parvint pas à le rallumer. Il observa de nouveau les immeubles privés de lumière comme si une présence maligne s'y était glissée pour les plonger dans les ténèbres.

Il ouvrit la fenêtre pour respirer, pris d'une impérieuse envie d'emplir ses poumons d'un air sain, à cette heure où la défaillance momentanée de la technologie avait contaminé son intérieur ainsi que celui de centaines d'autres foyers. Il resta ainsi quelques instants, les yeux à demi fermés.

Et puis il l'entendit. Le silence. Il se crut transporté dans la campagne endormie de son enfance, dans ces nuits accablées d'un mutisme qui ne se dispersait qu'aux premiers chants des oiseaux. Ce fut ainsi qu'il s'aperçut que plus rien ne bruissait au dehors, qu'aucun bourdonnement de télévision ou de radio ne s'épanchait, que la rue même

avait cessé de vibrer sous le passage continu des voitures. Seuls des échos de voix semblaient retentir plus nombreux que d'ordinaire.

Mû par une intuition qu'il ne pouvait formuler, il décida de sortir. Il se retrouva dans le couloir éteint, privé de fenêtre et de toute clarté. S'orientant à tâtons, il appuya sans succès sur le bouton de l'ascenseur et dut se résoudre à prendre l'escalier plongé lui aussi dans le noir. Guidé par la rampe il entama la descente des cinq étages d'un pas précautionneux. Il entendit plusieurs fois les voix assourdies de voisins qui s'interpellaient avec inquiétude. Mais il continua à descendre. Il atteignit enfin le rez-de-chaussée. Il trouva le hall encore éclairé par les dernières lueurs du jour et franchit la porte d'entrée qui, béante, semblait l'attendre. Devant lui le jardin s'étendait jusqu'à l'immeuble voisin où s'ouvrait un passage débouchant sur le boulevard Brune. Il s'y dirigea à pas lents, les yeux fixés sur la portion du boulevard que laissait voir l'ouverture : aucune voiture ne circulait. Les bornes lumineuses qui jalonnaient le chemin s'étaient fondues dans la nuit grandissante. Il glissait telle une ombre à travers le jardin assoupi. La grille d'entrée, verrouillée d'ordinaire, s'ouvrit devant lui à la première poussée et livra à son regard un spectacle inouï : le boulevard, habituellement enfiévré, bariolé de néons et de réverbères, strié de véhicules lancés à toute allure, était enfoui dans une nappe de pénombre et d'immobilité comme sous l'effet d'un sortilège. Jamais il n'avait vu l'ample artère sans lumière, sans voiture mugissante, sans ce flux aussi constant que celui qui parcourait ses veines. Il était transporté dans un monde nouveau, irréel, où il devait faire un effort pour distinguer les contours de la chaussée et des murs qui l'entouraient.

Bientôt le malaise qu'il essayait jusque-là de contenir redoubla de force : dans la rue couvait une agitation diffuse ; il y apercevait, éparses, des voitures inertes à la façon de gros animaux morts, auprès desquelles gesti-

culaient leurs conducteurs, stupéfaits et impuissants, parlant tout seuls ou s'interpellant. Il entendait leurs plaintes, leurs cris de déconvenue devant leurs téléphones aussi inopérants que leurs voitures. Lui-même, poursuivant son chemin, se laissait gagner par la nervosité générale.

— C'est vous qui avez renversé mon chien, madame, ce n'est pas moi !

— Je me tue à vous le dire, je suis désolée ! Ma voiture s'est éteinte d'un coup, je n'ai rien pu faire !

— Allez donc le dire à mon chien, espèce de monstre ! Je... je vais vous traîner...

Il eut bientôt dépassé ces premiers groupes. Il marchait sans but, étourdi, les yeux braqués sur cette réalité nouvelle comme sur un miroir ensorcelé. Il croisa d'autres silhouettes, isolées, muettes, dont il ne pouvait distinguer les traits dans l'obscurité et qui ne lui prêtèrent pas la moindre attention. Plus loin, des gens descendaient d'un tramway à l'arrêt, tous feux éteints, après avoir actionné l'ouverture manuelle des portes. Sitôt sortis, ils se dispersèrent dans toutes les directions d'un pas pressé. D'autres encore formaient de nouveaux îlots dont les exclamations ne lui parvenaient qu'étouffées.

Du ciel menaçant ne tombait plus qu'une clarté famélique sous laquelle le boulevard des maréchaux se réduisait à un grand sillon creusé dans une forêt de toits. Le faible vent d'août y sinuait d'une muraille à l'autre, emprisonné par le sort qui avait subverti le boulevard et en avait escamoté les feux. Toute la ville semblait touchée par cette panne géante.

Et dans l'autre capitale, à Copenhague, quelle était la situation ? Antoine repensa à Émilie, dont il s'étonna d'avoir pu oublier le douloureux départ. Là-bas, par-delà l'horizon, se mouvait la femme aimée, marchant hardiment dans les rues indéchiffrables de la terre étrangère, encombrée de la lourde valise qu'il l'avait aidée à porter quelques heures plus tôt. Elle avait sans doute atteint le

logement où s'écoulerait un an de sa si précieuse vie – il n'osait envisager que ce pût être davantage. Jusque-là Antoine n'avait pas compris que l'idée de la séparation, loin de planer sur lui telle une ombre abstraite, le frapperait au cœur aussi violemment. Il n'avait pas compris que des murs lointains respireraient le parfum d'Émilie, qu'un pavé nordique résonnerait sous ses talons, que des réverbères plus distants que des astres feraient danser leur éclat sur les traits de son visage. Ce fut la première fois peut-être qu'il mit en doute l'intérêt de l'aéronautique moderne, de ces machines qui pouvaient, comme des crochets de foire, s'emparer de quelqu'un pour le déposer au loin en moins de temps qu'il ne fallait pour le dire. Émilie n'était plus l'Émilie avec laquelle il habitait encore peu de temps auparavant. Elle était une autre dont il ne pouvait plus saisir la main à l'improviste, dont il ne pouvait plus contempler le profil aimé, dont il ne pouvait plus goûter la présence le soir entre les murs blancs de son studio. Les trois mois de cohabitation avaient glissé comme un rêve et leur fin tant redoutée éclatait comme une averse.

Alors qu'il approchait d'une intersection, il distingua plusieurs silhouettes figées dans un silence singulier. Leur peau, pâle, se détachait dans un imperceptible nimbe, une phosphorescence verdâtre qui leur donnait des airs d'extra-terrestres dissimulés sous une apparence humaine. Tous, bouche bée, regardaient sur la droite en direction de la rue perpendiculaire qu'il ne voyait pas encore. Quelques pas lui permirent de la rejoindre. Il s'arrêta, à son tour stupéfait. Dans le ciel enserré entre les deux parois de la rue Didot se dessinait un trait étincelant, un arc de feu qui dévorait les étoiles de ses lueurs d'émeraude comme si, épousant la crête d'une colline aussi noire que la nuit, une forêt de pins s'était embrasée pour ne plus former qu'une seule et gigantesque incandescence. L'arc imprégnait de son halo la chaussée, les trottoirs, les façades des immeubles, dans un verdoisement qui ravivait la rue endormie, avec cela de plus

troublant encore que dans l'obscurité générale qui recouvrait la ville il représentait l'unique source de lumière à pouvoir encore éclairer l'immense corps minéral. Plus loin que ne portait son regard, Paris tout entier ruisselait de cette irisation verte venue du nord qui se posait sur les toits, envahissait les allées, teignait jusqu'aux reflets d'encre de la Seine dont l'ondoyant serpent prenait des allures infernales. Partout la pierre blanche, telle une matière poreuse, buvait la couleur du ciel et la renvoyait dans un éclat altéré. La capitale prodigieuse, dont les moindres recoins avaient fait l'objet de tant d'explorations, de photos, de reportages, la capitale était autre, métamorphosée dans une teinte inédite qui lui conférait l'apparence d'une création mystique.

Antoine s'était immobilisé comme les autres, tandis qu'autour de lui fusaient les exclamations de surprise et les commentaires ébahis. Lui qui n'avait jamais vu de sa vie d'aurore boréale, il se perdait dans ce flamboiement qui électrisait les nuées d'une vibration verte. Il émanait un parfum inquiétant, une dimension antirationnelle de cette pigmentation qui s'était propagée dans la ville et démontrait à la foule statique de ses habitants que tout, autour d'eux, pouvait changer, que l'habitude qui recouvrait leurs murs d'une immuabilité rassurante n'était qu'un vernis factice prêt à s'évanouir en un claquement de doigts. Rien peut-être n'avait disparu du monde matériel, mais la menace de sa dissolution flottait dans cette brume verdâtre, dans ces feux chatoyants qui luisaient comme autant de spectres.

Les automobilistes au chevet de leurs véhicules s'en étaient détachés et regardaient eux aussi, fascinés. Seuls certains osaient parler et commenter tant bien que mal l'événement, mais leurs murmures hésitants ne franchissaient leurs lèvres qu'avec peine.

L'arc auroral évoluait. Il perdait la netteté de sa courbe, s'épaississait, tandis que des rayons obliques tirant sur le

bleu en tombaient à la manière d'une pluie fine. Ces rayons, animés d'une pulsation lente, dansaient d'indéchiffrables figures et zébraient d'un scintillement indécis tout l'espace qui, ainsi fécondé, s'éveillait dans un frémissement inavoué. Puis la pluie nébuleuse se mua en nappes diffuses d'un vert léger, iridescent, étagées dans un mouvement descendant ; elles se couchèrent l'une après l'autre sous l'effet d'un courant invisible pour recouvrir la ville inanimée de leur mirifique linceul.

Un soupçon s'insinuait dans l'esprit d'Antoine, amplifiant le malaise qu'il éprouvait. Un soupçon encore indistinct, comme entravé par les voiles de l'aurore boréale. Sous l'éclatement d'émeraude du ciel, il cherchait à deviner la cause de tout ce qu'il voyait, il pesait chaque élément de ce panorama fantastique, il s'efforçait de se dégager de tous ces événements qui l'aveuglaient de leur spectaculaire rayonnement. « Une énorme panne d'électricité... Non, que dis-je, deux pannes simultanées, l'une à Copenhague, l'autre ici ! Et cette aurore qui surgit... » Mais il ne parvenait pas à raisonner clairement, il se sentait comme engourdi, la vérité persistait à lui échapper.

Peu à peu les rideaux de lumière se dénouèrent dans la voûte nocturne et perdirent leur intensité. Et ce fut de la même manière, voile après voile, que la réalité lui apparut. Lorsque l'ultime lueur olivâtre disparut pour laisser place à l'obscurité de la nuit, il comprit enfin ce qui se passait. Il se rappelait à présent. Sept ou huit mois auparavant, souffrant d'une longue insomnie, il avait allumé sa télévision au milieu de la nuit et était tombé sur une émission des plus intrigantes. Seul devant le petit poste dont le scintillement se communiquait aux murs de son studio, il avait regardé un documentaire sur le soleil, sa morphologie, sa composition et jusqu'à ses mystérieuses colères : l'astre était capable d'éruptions qui se propageaient à travers notre galaxie sous la forme de puissantes émissions électromagnétiques, invisibles à nos yeux mais parfois si

violentes qu'elles pouvaient, si elles venaient à rencontrer la Terre, en dérégler toute l'infrastructure électrique. Il y avait plus d'un siècle de ça, d'ailleurs, une gigantesque éruption solaire avait tellement endommagé le réseau des télégraphes qu'il avait fallu en reconstruire une vaste partie. Des câbles entiers avaient brûlé. Le reportage soulignait qu'un tel phénomène, s'il venait à se reproduire aujourd'hui, serait à même de ruiner la technologie humaine qui, dans sa complexité et sa démultiplication, était devenue extrêmement vulnérable. Antoine se souvenait en particulier d'un dernier élément, le plus accablant : une éruption de cette ampleur provoquerait des aurores boréales à n'importe quel endroit du globe, alors qu'elles ne se produisent normalement que dans les régions polaires.

Autour de lui, dans l'obscurité retrouvée, les langues des témoins de l'aurore boréale se déliaient. C'était à qui parlait le plus fort, s'exclamait, cherchait à trouver des réponses rassurantes à opposer aux événements qui les prenaient de court. Mais Antoine, les yeux perdus dans les cieux comme s'il doutait encore du spectacle extraordinaire auquel il avait assisté, comme s'il cherchait à en retrouver une preuve, une dernière luminescence d'émeraude, s'appliquait à relier les faits. Dans les ténèbres qui avait repris possession de la capitale, au milieu de cet espace noir si inquiétant pour l'habitant des villes et que trouaient les voix inquiètes de ses concitoyens, il dressa un inventaire des phénomènes qui venaient de se produire : deux coupures de courant intervenues simultanément à plus de mille kilomètres de distance, des téléphones impossibles à rallumer, des voitures clouées au sol en plein milieu des rues, les réverbères toujours éteints, plus d'électricité nulle part... « Tout converge... Tout converge ! »

Il marchait à présent au hasard, parmi les allées mortes et les menaces qu'il sentait ramper dans l'obscurité. La nuit était si épaisse qu'il croyait voir des colonnes d'ombre se

condenser autour de lui tels des spectres échappés d'un monde nouveau et redoutable. Ses pas s'ajoutaient à ses pas tandis qu'il errait dans des rues que ses yeux avaient du mal à reconnaître. À deux ou trois fenêtres, dans les hauteurs, il distingua des bougies tremblotantes qui consumaient leur chair blanche pour éclairer de bien trop vastes pièces. Mais ces pauvres bougies avaient la grandeur des phares ; dans leur éclat se concentrait tout ce qu'il restait de la science humaine de la lumière. Sur les axes charbonneux de la ville, elles vibraient comme des pointes de feu, des constellations incohérentes précipitées sur terre pour y guider les hommes qui, comme Antoine, s'aventuraient dans le nouveau labyrinthe.

Il jeta un coup d'œil à sa montre : les aiguilles phosphorescentes luisaient encore un peu et marquaient vingt heures quarante-sept. « Elle aussi s'est arrêtée, évidemment ! ... Quelle heure peut-il bien être, vingt-deux heures, minuit peut-être ? »

Il avançait toujours au hasard, tandis que les rues se vidaient peu à peu, laissant un silence profond s'installer. Il craignait de trop bien comprendre les causes et les conséquences futures de la catastrophe qui s'abattait sur le monde, mais il ne savait pas encore quelles conclusions en tirer.

Il essayait de réfléchir avec méthode lorsque retentit derrière lui, dans un fracas d'autant plus terrible qu'il était inattendu, un bruit de vitres brisées ruisselant sur le sol. Il se retourna en sursaut : sous ses yeux, des hommes munis de torches lançaient des pierres sur une vitrine avec une violence inouïe. On aurait dit une troupe sortie d'un âge barbare, une bande de hors-la-loi attaquant par surprise une innocente chaumière assoupie. Ils dissimulaient leurs bouches et leurs nez derrière des foulards, leurs regards farouches brillant sous l'éclat des torches. Ils s'encourageaient mutuellement à grand renfort de cris. Antoine, pétrifié, n'avait pas bougé. Il assista comme d'autres à cet

assaut qui ne dura pas plus d'une dizaine de secondes, avant que les silhouettes noires ne s'engouffrent d'un même élan dans ce qu'il devinait être un supermarché. Immobile, Antoine attendit un moment, guettant l'alarme qui déchirerait la nuit et la voiture de police qui ne tarderait pas à débarquer, gyrophare allumé. Mais rien de tel ne se produisait. Dans l'oppressant mystère de la rue abandonnée, seuls les morceaux de verre brisé sur le sol s'animaient, reflétant les torches qui s'agitaient à l'intérieur du magasin, pendant qu'il entendait tomber de lourds objets au milieu des jurons. Indécis, il trouva le courage de s'avancer vers la vitrine. La rue se vidait de ses derniers témoins et il se demandait s'il pouvait aider à contrecarrer l'action des malfaiteurs avant l'intervention des forces de l'ordre. Mais déjà l'un d'eux ressortait vivement en portant un carton dont les dimensions imposantes évoquaient un téléviseur. Le voleur s'éloigna à pas précipités pour disparaître dans une rue adjacente. Ce fut bientôt le tour d'un autre, encombré d'une énorme hotte, qui tel un père Noël des ténèbres s'évanouit de la même façon. Deux autres tout aussi chargés surgirent à leur tour et, avec un gras rire de triomphe, se dispersèrent en des directions opposées. Lorsqu'enfin le dernier pilleur reparut, la torche à la main, plus démesurément chargé encore que ses complices, Antoine se ressaisit et s'approcha. Sans le voir encore, l'homme se retourna vers la boutique éventrée comme pour mieux se repaître du spectacle de son forfait. Antoine projetait de l'empêcher de fuir avec son butin. Mais au moment où il allait l'atteindre, son regard fut attiré par une vive clarté : des lames dansantes fendaient la pénombre du magasin, des volutes anthracite révélées par les éclats virevoltants du feu en léchaient déjà les murs et le plafond.

— Trop tard pour te servir, ah ah ah ! clama l'homme à l'adresse d'Antoine qui s'était arrêté, pris de court à la vue des flammes. Le pilleur jeta sa torche dans le début

d'incendie et s'éclipsa à toutes jambes comme ses compagnons avant lui.

Aucune alarme n'avait retenti, aucune voiture de police n'avait débarqué, aucun piéton même n'avait filmé la scène. Antoine, les yeux embrasés par les reflets des flammes, prenait peu à peu conscience de la non-réponse des forces de l'ordre. Il découvrait un réel subitement transformé auquel une force maléfique aurait arraché, en sus du flux électrique, toute présence de l'État et de sa force. Que restait-il ? Il ne pouvait rien faire contre la propagation furieuse de l'incendie. Il tourna les talons et retourna chez lui d'un pas rapide, cherchant à remettre de l'ordre parmi les mille idées nouvelles qui bouillonnaient en lui.

« Émilie ! » pensa-t-il soudain. Il sentit son cœur frémir en l'imaginant perdue au beau milieu des quartiers éteints de Copenhague. « Si le Danemark aussi est touché par l'éruption solaire, le danger va s'y propager aussi longtemps que le courant ne sera pas rétabli... Je dois savoir, je dois savoir quoi faire ! »

Du malaise provoqué par cette situation terrible, de la stupeur suscitée par l'interruption brutale de l'électricité, de la crainte qu'il pût arriver quelque chose à la trop lointaine Émilie, il se libéra peu à peu pour essayer de réfléchir calmement et d'établir un plan d'action. À travers les ténèbres qui coulaient du ciel, se guidant à l'instinct en direction de son logement, il tournait et retournait dans son esprit les instants saisissants qu'il venait de vivre. L'extinction des feux, les clartés d'émeraude de l'aurore boréale, le pillage dont la violence résonnait encore à ses tempes, tout l'amenait à penser que la société allait être profondément bouleversée. Il fallait qu'il imagine une réponse prompte et courageuse. Il fut soulagé lorsqu'il reconnut, ou plutôt devina l'entrée de sa résidence. Au pied de l'immeuble, plusieurs voisins discutaient dans le noir avec animation.

— Une simple panne ? Bien sûr que non, tous nos

téléphones sont touchés, tous, et même ma lampe de poche est bonne pour la poubelle !

— C'est affreux, qu'est-ce qu'on peut faire sans portable ?

— Arrêtez un peu, fit une voix angoissée, ils vont bien trouver un moyen de rétablir tout ça !

— Si seulement vous aviez raison ! Mon mari est sorti pendant plus de vingt minutes pour voir s'il y avait des policiers, des responsables, quelqu'un... Il n'a trouvé personne ! Personne, vous vous rendez compte ?

— Je ne vous crois pas ! s'écria une voix stridente. Nous avons des soldats, des pompiers, des dirigeants capables, ils ont forcément dû prévoir ce type de situation ! Il... il faut juste leur laisser le temps !

Quand Antoine rentra dans son studio, sa décision était prise. Il sortit un sac et commença à faire ses bagages.